

**ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS
DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE**

ACTA ROMANICA

TOMUS VIII

HUNGARIA

SZEGED

1985

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDINENSIS

DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE

ACTA ROMANICA

TOMUS VIII

HUNGARIA

SZEGED

1985

HU ISSN 0324-6523 Acta Univ. Szeged A. József Nom.

HU ISSN 0567-8099 Acta Romanica

R E D I G U N T

M. PÁLFY et O. PENKE



Table des matières

- Olga PENKE: La fortune de l'Histoire des Deux
Indes en Hongrie au XVIII^e siècle.
Contribution au portrait de Pál Óz. 1-34
- Erzsébet TIMÁR: I propugnatori dell'illuminismo
francese in Italia. 35-53
- Ildikó FARKAS: Aspects normatifs de l'Encyclopédie
française. 54-68



Olga Penke

La fortune de l'Histoire des Deux Indes au XVIII^e
siècle en Hongrie. Contribution au portrait de

Pál Óz.

"... jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain, ... un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon... Il ne peut donc y avoir d'esclaves. Les Grecs, les Romains, les seigneurs féodaux ont été des bêtes féroces. Voilà donc la principe qui absout le tyrannicide."
/Histoire des Deux Indes, DIDEROT/

L'Histoire des Deux Indes fait partie des ouvrages des Lumières françaises qui eurent une influence importante en Hongrie dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Cette histoire coloniale attira particulièrement l'attention du public hongrois parce que, outre la vive critique de toute tyrannie politique et religieuse, il put y découvrir une affinité entre la situation politique de la Hongrie et celle des pays "sauvages" colonisés. Les pensées politiques de l'ouvrage, provenant en grande partie de Diderot, ont trouvé l'écho le plus large auprès des jacobins hongrois, et parmi eux, Pál Óz fut le plus sensible aux idées socialement radicales.

Pál Óz, jugé et exécuté - bien qu'il fût innocent - au cours de la répression du mouvement jacobin est une figure éminente de l'histoire hongroise, appréciée toujours justement mais indignement oubliée. Il mourut très jeune¹, et son talent était déjà généralement reconnu. Le personnalís József Úrmé-

nyi, futur juge du pays /judex curiae/ le défendit ainsi lors du procès des jacobins: "Je le connais, il serait digne d'après son érudition de s'asseoir sur mon siège et non sur le banc des accusés."² Son nom fut cité deux fois parmi les candidats proposés à l'obtention d'une chaire dans l'enseignement supérieur; on lui ordonna officiellement de préparer le professeur d'esthétique Schédius en vue de son examen de philosophie. D'après Kazinczy, il fut "une des meilleures têtes dans le pays"³; Gergely Berzevicky accusa le tribunal dans sa libelle écrite anonymement en 1795, de vouloir priver les Hongrois d'un de leurs grands talents, en exécutant ce jeune juriste sans trouver aucune preuve de sa culpabilité.⁴

Depuis la fin du XVIII^e siècle, peu d'études s'occupent de sa personne, de son activité. Les recherches les plus approfondies sont dues à Kálmán Benda qui nous présente sa figure dans le mouvement des jacobins hongrois.⁵ Alajos Degré traite dans une belle étude la philosophie juridique, la réflexion progressiste, la curiosité étendue de Pál Óz. Il y résume aussi les résultats des recherches antérieures.⁶

La fermeté, la droiture, la fidélité aux principes déterminent les actions et les pensées du jeune réformiste. Il fait preuve d'un génie philosophique et critique. Il se distingue déjà à l'Université par son talent. Après ses études, il participe à la Diète, où il rédige un journal à la demande de György Nisnyánszky, et il est probable qu'on envoie ce journal aux comitats et qu'ainsi il circule dans le pays. L'authenticité et l'exactitude de ce journal

qui diffèrent des embellissements du procès-verbal officiel font connaître son nom. Les notes qu'il prend, montrent son esprit critique. Les rares remarques subjectives qu'il y insère, laissent voir aussi ses pensées progressistes:

"... je me suis réjoui en comprenant /.../ que les comitats ne veulent point charger les pauvres gens de frais supplémentaires..."⁷ Óz ne se vante pas d'une origine noble et il se charge seulement une fois de la défense d'un gentilhomme dans sa pratique juridique. Il critique également les lois de l'époque parce qu'elles "excluent la partie la plus utile et la plus nombreuse du peuple de presque tous leurs droits."⁸

Óz veut se consacrer en faveur de l'humanité tout comme les philosophes, les encyclopédistes français: "Je sacrifie ma force volontiers à l'intérêt du bien public" dit-il, quand il adhère au mouvement des jacobins, bien qu'il insiste sur les différences de ses principes. Óz a espéré, au lieu d'une révolution, de l'éducation de l'opinion publique le progrès pacifique du pays. Son démocratisme l'amène jusqu'à admettre l'idée républicaine; cependant son objectif n'est point la république, mais seulement une meilleure constitution que celle existante et une forme de gouvernement capable de promouvoir le bonheur des habitants de son pays. Sa conception politique est caractérisée par un radicalisme social très rare à l'époque comme le prouve son autodéfense: " J'ai toujours eu une sympathie si profonde et si sincère à l'égard du peuple contribuable que j'ai considéré de remplir l'un des plus importants devoirs humains en multipliant ma force avec celle des autres."⁹

La personne et les idées de Pál Óz peuvent être connues des mémoires de ses contemporains, de son maintien devant le tribunal, des réflexions qu'il écrivait pour son avocat plaidant.¹⁰ Ses manuscrits ont été rendus aux Hongrois seulement en 1895 et depuis ce temps-là très peu de recherches ont été entreprises pour les explorer.¹¹ Outre ses écrits rédigés au cours du procès, son journal de la Diète et le poème Jer magyar, sirj velem /Viens hongrois, pleure avec moi/ ont été publiés /le poème a été attribué à Óz et utilisé contre lui dans le procès des jacobins, mais la paternité du poème n'est pas éclaircie de nos jours non plus./¹²

Ses notes de lecture présentent une valeur particulière parmi ses manuscrits, dont l'analyse nous révèle et l'individualité, et la manière de penser de leur auteur. Parmi ses Vegyes töredékei /Fragments mélangés/ nous trouvons deux "annotations" en français.¹³ Après les études importantes de Sándor Eckhardt, utiles pour l'initiation à la question,¹⁴ Béla Köpeczi s'est occupé de ses "annotations" prises dans le Télémaque de Fénelon. Köpeczi a constaté qu'Óz avait noté en priorité, en dehors des réflexions concernant l'homme en général, les pensées politiques progressistes et même révolutionnaires.¹⁵ L'autre "annotation" en français de Pál Óz a été faite à partir de l'histoire coloniale de Guillaume-Thomas Raynal ou comme les contemporains le connurent en Europe, de l'abbé Raynal. Le livre parut sous le titre de l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes, d'abord anonymement

en 1770, puis, avec des remaniements en 1774, et enfin sous le nom de Raynal, avec les changements et additions importantes en 1780.¹⁶ Le mérite revient à Sándor Eckhardt de présenter en gros les "annotations" de Pál Óz prises dans le livre de Raynal, et de mentionner quelques influences de ce livre sur les idées politiques en Hongrie. Mais son influence ne fut que partiellement découverte.

L'abbé Raynal est placé au rang des grands philosophes des Lumières françaises à partir de 1770, son nom se présente à côté de celui de Rousseau et de Voltaire. Il sera considéré comme "le père de la Révolution" et on lui pardonne même d'avoir désavoué son "propre enfant" en 1791.¹⁷ Les contemporains estiment son influence plus considérable que celle de Diderot dont les écrits philosophiques et politiques sont peu connus /ils restent en grande partie inédités à l'époque/, et dont le nom est associé à l'Encyclopédie.¹⁸ Raynal doit sa renommée à ses ouvrages traitant l'histoire coloniale, et en premier lieu à l'Histoire des Deux Indes.¹⁹ Les contemporains lisent ce livre pas seulement comme une "machine de guerre" contre l'Ancien Régime. Les pensées sociales les plus populaires des Lumières françaises, la philosophie sociale de Rousseau trouvent leur place à côté des théories de tolérance de Diderot et de Voltaire et des idées de Montesquieu dans cet ouvrage, et elles sont liées aux exemples pris dans l'histoire coloniale. Les données statistiques sèches et des descriptions souvent ennuyeuses ont été reliées par des fragments passionnés pour la vérité et la légitimité

mais surtout par une conception philosophique assumant la solidarité avec tout le genre humain. Le grand mérite du livre est de réaliser dans l'ensemble de l'ouvrage le caractère philosophique et politique indiqué dans le titre, auquel l'auteur a subordonné le choix et l'arrangement des matériaux. Ce caractère rend cet ouvrage, considéré par bien des contemporains comme une compilation insipide, uni et actuel. La conception du livre fut révolutionnaire à l'époque, et son ton révoltant suscitait beaucoup de critiques. On a même hésité à accepter qu'il s'agisse d'une vraie histoire. Diderot réfute les contestations, en soulignant l'importance primordiale de l'oeuvre dans la formation active de l'Histoire: "Le livre que j'aime et que les rois et leurs courtisans détestent, c'est le livre qui fait naître les Brutus. Qu'on lui donne le nom qu'on voudra."²⁰

Les idées développées dans l'oeuvre ont eu un grand retentissement en Europe. Les couches sociales les plus différentes ont apprécié dans ce livre les idées les plus divergentes. Joseph II et Frédéric II ont admiré Raynal tout comme les révolutionnaires, Toussaint-Louverture, chef de la révolte des Noirs de Haïti et Napoléon ont lu son livre avec le même enthousiasme. L'ouvrage voulant servir à tout prix le bonheur de l'humanité fut condamné au feu par le Parlement en 1781 "comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine, et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil."²¹ Pourtant nous pouvons en même temps trouver dans le livre

des passages comme: "Le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste et éclairé".

Le public français était plus ou moins averti, déjà à l'époque, que Diderot et ses amis-philosophes avaient participé à la création de l'ouvrage. De nos jours, on peut sûrement savoir, grâce aux recherches précieuses de Michèle Duchet que Diderot a déjà collaboré à la rédaction de la première édition, et que la plupart des remaniements faits pour les éditions ultérieures, la forme définitive de l'oeuvre, les idées les plus radicales, un tiers environ de l'édition de 1780 sont dus à Diderot. Les descriptions historiques et statistiques, la fraîcheur et l'abondance prodigieuse des informations concernant les événements et l'économie jouent en faveur de l'abbé, mais on trouve partout la conception politique et économique de Diderot où sont développées des idées révolutionnaires concernant la morale, l'esclavage, la liberté, l'égalité, le fanatisme, la société juste. Les contradictions internes du livre qui a "saisi et traîné par les cheveux les tyrans civils et les tyrans religieux" /comme Diderot caractérise l'Histoire de Raynal/ ne sont pourtant pas simplement les résultats des conceptions politiques divergentes des collaborateurs.²² Ce livre "collectif" présente les contradictions les plus profondes des pensées politiques de Diderot et de celles de ses amis-philosophes, ainsi peut-on voir à côté de l'apologie de la monarchie absolue, l'idée de la république et l'appel à la révolte.

L'Histoire des Deux Indes fut interdite dans notre pays en 1781, la même année qu'en France, sur la proposition de l'archevêque Migazzi, quoique l'interdiction ne fût pas exclusive.²³

L'Histoire de Raynal a enrichi plusieurs bibliothèques hongroises. Au Nord du pays, dans la bibliothèque de József Pétzeli elle est tout aussi retrouvable qu'à Pest, chez le professeur Antal Kreil, ou au sud de la Hongrie, dans la collection de Julianna Endrődy.²⁴

Le nom de Raynal apparaît dans nos périodiques en 1781 quand on annonce l'interdiction de son histoire coloniale et on écrit sur lui pendant dix ans, toujours avec estime. Non seulement l'auteur mais aussi le sujet du livre est très à la mode. Beaucoup d'articles traitent les atrocités de la colonisation, les produits et les animaux exotiques, les curiosités de la morale des "Deux Indes", même si la source n'est pas l'ouvrage de Raynal.²⁵

Les divergences des idées de ce vaste ouvrage se reflètent aussi dans l'accueil du public hongrois. Premièrement c'est dans les organisations rosicruciennes que le livre est généralement connu, vers les années 1780. Dans les loges, les personnes appartenant aux couches sociales différentes ont pu lire cet ouvrage, de l'aristocratie jusqu'à l'élite bourgeoise. Les franc-maçons eurent la conviction, indépendamment de leur appartenance sociale, que c'est la politique douanière de la cour de Vienne qui empêche le développement économique de notre pays et ils voulaient changer la situa-

tion "coloniale" de la Hongrie à l'aide des réformes radicales aussi du point de vue politique. A ce projet, ils ont trouvé un appui idéologique dans le livre de Raynal. Le jeune Gergely Berzeviczy, futur économiste, lisait dans leur cercle l'Histoire des Deux Indes. La lecture de cet ouvrage l'a convaincu de la nécessité de la liberté du commerce dont la conquête sera le but de sa vie aussi bien en sa qualité d'administrateur que lorsqu'il exprime cette idée dans ses écrits.²⁶

Ábrahám Barcsay, un des principaux représentants de la poésie hongroise des Lumières, membre de la garde du corps de Marie-Thérèse, écrit des poèmes condamnant les barbaries de la colonisation et de la traite des esclaves pendant dix ans, ce qui est intéressant parce que ce sujet n'est pas du tout prépondérant dans la poésie hongroise de l'époque. Ses hésitations en ce qui concerne l'utilité de la colonisation, donc celle du luxe, rappellent les contradictions de Raynal, comme le prouve entre autres son petit chef-d'oeuvre: A Kávéról /Sur le Café/.²⁷

József Kármán, futur adepte du sentimentalisme rousseauiste puise dans l'histoire des colonisations des épisodes sentimentaux à traduire. Des deux traductions parues dans l'Urania en 1794, la première, Eliza a pour auteur Diderot. Ce récit est bien connu en Europe au XVIII^e siècle sous le nom de Raynal; on le publie aussi séparément et dans plusieurs recueils. Quelques années plus tard, Ferenc Kazinczy le retraduit sous le titre de Raynal bucsúja Elizától /Les adieux de Raynal à

Eliza/.²⁸ L'autre histoire, A Két Szeretseny Ifjú /Les deux jeunes nègres/ célèbre la morale des noirs dans un épisode tragique, sentimental.

L'Histoire des Deux Indes fait partie des plus importantes lectures des dirigeants du mouvement jacobin. Martinovics s'est vanté de connaître l'auteur personnellement. Il puise plusieurs pensées politiques à Raynal, il se réfère à lui dans chacun de ses écrits. Pour Martinovics, Raynal est le plus important parmi les philosophes français dans le domaine social, et ce qui est plus intéressant encore, il le considère comme le "père" des penseurs contemporains européens, le trouvant incomparable dans la science de la société civile et politique et du gouvernement des villes et des pays.²⁹ Laczkovics ne mentionne que lui parmi les auteurs français du XVIII^e siècle dans ses lectures, Szentmarjai et Batsányi le considèrent comme un des plus grands esprits français auprès de Montesquieu, Voltaire et Rousseau.³⁰ Daniel Jenich qui s'est suicidé, a écrit cette phrase sur Raynal: "Humani generis adversum tyrannos propugnator accerimus."³¹ Batsányi utilise plus d'une fois comme "machine de guerre" les citations prises dans l'Histoire des Deux Indes: avec les pensées du philosophe français il lutte pour l'impartialité du journalisme, pour le service de la "Vérité Sainte" contre la contrainte idéologique du gouvernement; dans son autodéfense il interpelle ses juges afin qu'ils prennent en compte la légitimité. Dans sa bibliothèque on a trouvé un exemplaire du livre, vraisemblablement dans l'édition de 1783.³²

Les "Annotations" de Pál Óz, faites à partir de l'histoire coloniale de Raynal méritent une attention particulière dans l'analyse de la fortune de cet ouvrage. Sa conception politique s'apparente aux idées les plus démocratiques de l'Histoire des Deux Indes. Il a pris ses notes en français, dans les troisième et quatrième volumes, environ 60 pages sur 640. Aussi montrent-elles à l'encontre des influences plus indirectes ou de la mise en relief de la citation de tel ou tel passage, le mode du choix de ce lecteur hongrois. Óz a copié soigneusement à la tête de ses notes le titre et les données importantes du livre. L'édition qu'il a étudiée est celle de 1783, la même dans laquelle le premier volume a été enregistré parmi ses livres lors de la vente aux enchères de ses biens. Il devait emprunter le livre mais en serait réduit à des hypothèses pour dire à qui il l'avait emprunté et quand il avait pris ses notes.³³ La construction active des textes copiés, leur répartition logique prouvent une compréhension profonde. Il ne garde que les exemples les plus importants à l'opposé des innombrables exemples de l'ouvrage original: du même coup ses notes nous paraissent homogènes malgré ses nombreuses omissions. La transformation du texte sous forme de questions et de réponses, l'arrangement des réponses dans des aliéas, le soulignement des mots importants, les titres ajoutés au texte laissent penser qu'il a pris ces notes pas seulement pour son propre usage.

Dans la première partie de ses notes qui débutent au quart du troisième volume de l'Histoire des Deux Indes, le philosophe français traite un sujet essentiel du XVIII^e siècle:

les possibilités de la réalisation du bonheur humain en rapport avec l'importance du commerce et la nécessité du luxe. Le fait que le lecteur hongrois met à la tête de ses notes le passage traitant l'idée de la liberté du commerce /au lieu de commencer machinalement au début d'un volume ou d'un chapitre/ révèle bien son raisonnement /32fol.-III/29/.³⁴

Raynal lie étroitement la théorie de l'économie et la philosophie morale dans son ordre de pensées. Il prouve que la vie agréable, et non l'ascétisme, est en harmonie avec l'existence naturelle et sociale de l'homme: on devient heureux en réalisant ses désirs et la multiplication des besoins est le moteur de l'activité humaine et aussi du progrès social. Le commerce rend possible la satisfaction des besoins, et il éveille en même temps de nouveaux désirs, ainsi il devient le stimulant du progrès.³⁵ La liberté du commerce sert aussi le rapprochement des peuples et ainsi le bonheur de la "Société Universelle". Le commerce fondé sur des intérêts réciproques et régi par des bonnes lois peut rendre l'homme plus heureux et plus libre /selon l'auteur l'homme ne pouvait alors être vraiment libre que dans le commerce/. Les idées célèbres de Diderot: "la liberté est l'âme du commerce", le libre concours développe l'industrie, le "laisser-faire laisser-passer du capitalisme marchand"³⁶ se trouvent dans ce passage avec cette phrase souvent citée à l'époque: "Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité

parmi les hommes".³⁷

Le commerce avec des colonies devrait servir pareillement l'extension des rapports humains, l'accroissement du bonheur et le développement économique dans la "métropole" mais aussi dans les "colonies". Le même raisonnement trouve un écho chez l'économiste Barzevicsy: ils devaient penser à la situation dépendante et défavorable de la Hongrie.³⁸ On note par la suite l'exemple des Indes où les mêmes pensées sont actualisées.

Ce sujet fut particulièrement mis en relief par le lecteur hongrois. Après avoir abandonné le passage où Raynal traite l'histoire coloniale, il rédigea lui-même la question qui ouvre un paragraphe nouveau: "Quels sont les causes que les Européens ont subjugué les Indiens et qu'ils n'ont pas le courage de se mettre en liberté?" /sic/ La réponse est complexe et il la donne en plusieurs points. La première cause est l'"esclavage politique", la "tyrannie" ou "despotisme". Le pouvoir "arbitraire" ne précipite nécessairement vers sa destruction et les "révolutions" amènent tôt ou tard le règne de la liberté. Ce mouvement circulaire lui semble nécessaire, tout comme le fait que le despotisme apparaît, parallèlement avec la mollesse, le raffinement extrême, chez les peuples premièrement assemblés en sociétés.

Deux conceptions de l'histoire se concentrent dans l'oeuvre, l'une est la conception cyclique, l'autre la théorie des "révolutions". Cette dernière contient l'idée du progrès continu et caractérise plutôt le développement de l'esprit humain tandis que l'autre plutôt la vie sociale.³⁹

La méthode de l'organisation du texte faite par Pál Óz montre bien qu'il voyait en harmonie les questions politiques, sociales, morales et religieuses. Après l'esclavage politique, le second point parmi les réponses est l'"esclavage civil", social /Raynal-Diderot ne fait pas ici de répartitions/. L'Indien qui n'est pas le maître de sa vie, de ses richesses, de son esprit, est incapable d'actions nobles. Le climat, la religion, les moeurs peuvent encore aggraver l'influence négative de la puissance politique et accélérer ainsi le déclin social. Jamais parmi les hommes à l'état d'esclavage le sentiment du patriotisme ne peut naître, patriotisme qui signifie "mourir pour la défense et la gloire de la patrie". Ainsi les Indiens sont des soldats indisciplinés, lâches, ils se réfugient dans un amour destructeur ou dans le sommeil profond offert par les drogues /32-33fol.-III/108-109/.

La forme d'État idéale ou mauvaise revient plusieurs fois dans ses notes. L'esclavage politique et social amène comme conséquence la condition coloniale. Il prouve cette affirmation non seulement à l'exemple des Indes mais aussi à celui du Mexique où la crainte tient lieu de morale et de principes /36-37fol.-III/176-198/. Les exemples positifs que Pál Óz retient sont celui de Tlaxcala où le souverain suit les conseils d'un sénat élu /36fol.-III/175/ et celui du Pérou dont la richesse est due selon Raynal à ses lois raisonnables et aux moeurs sages garantissant la paix et

le bonheur des habitants /43fol.-III/301./

La méthode de l'abréviation qu'Öz développe pour noter les principes de la colonisation, prouve que le juriste hongrois voulait changer légitimement la dépendance "coloniale" de la Hongrie. Il abandonne conséquemment les remarques concrètes se rapportant aux colonies des "Deux Indes". Par contre, il note les principes généraux de la colonisation que l'auteur français emprunte à Rousseau et note également le résumé des droits légitimes des nations: le pays "offensé" pourra "sans blesser les loix de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare /.../ de ses propriétés; si j'attente à sa liberté civile; si je la gêne dans ses opinions religieuses; si j'en veux faire mon esclave". Aussi dans l'économie, n'est-il légitime d'établir que des rapports réciproques, ceux qui agissent autrement sont des voleurs "qu'on peut tuer sans remords" /49fol.-IV/107/.

L'exemple qu'il retient du livre de Raynal pour montrer l'importance pour le colonisateur du respect des principes équitables, raisonnables est celui de la "décadence espagnole". La colonisation n'amène pas nécessairement le progrès de la "métropole", il faut aussi une politique sage pour bien utiliser la richesse gagnée; l'Espagne avec l'expulsion de la partie la plus laborieuse de ses habitants, avec la tyrannie qui empêche la liberté des métiers et du commerce, a contribué à sa ruine /50fol.-IV/187-191/. Ce passage de l'oeuvre de Raynal, décrivant le déclin de l'Espagne, est

présent également dans l'ouvrage économique de Berzeviczy. L'allusion à la cour de Vienne semble évidente.⁴⁰

Une des rares parties où la traduction hongroise démontre l'attention particulière du lecteur, est le court paragraphe écrit sur l'esprit national. Cette définition courte est fort abstraite mais elle pouvait servir de point de départ à la réflexion sur un changement favorable du statut politique et de la situation économique de la Hongrie: la "position physique" et les "principes" dérivés des événements historiques doivent être mis en harmonie pour qu'une nation puisse s'avancer vers "l'opulence et le bonheur" et puisse "se promettre du libre usage de ses ressources locales" /51fol.-IV/233/.⁴¹

Óz a placé après ce texte /à la différence de Raynal/ les passages écrits sur la sociabilité et sur les petites sociétés naturelles. Peut-être a-t-il réfléchi sur les rapports de l'"identité" nationale et du bonheur? /51-53fol.-IV/241-274/ Il traduit deux parties où l'auteur français compare la manière de vivre naturelle à la civilisée: l'une désapprouve la nécessité des villes et des pays à population fort nombreuse /cette traduction suggère son aversion à l'égard de Vienne/ et il met à l'opposé le bonheur des petites sociétés naturelles.⁴² Le texte évoque la destruction de la nature et ses conséquences sur la santé physique et morale de l'homme /la traduction du jeune réformiste est si impressionnante qu'on pense aux luttes des défenseurs de la nature de nos jours/.⁴³ Óz note l'exemple du Brésil pour

illustrer l'état naturel joyeux: nous pouvons lire parmi ses notes des lignes élogieuses de leurs danses, de leurs chants, de leur vie heureuse. Mais Óz n'idéalise point l'état sauvage. Il reconnaît /comme le prouve de nouveau sa traduction/ que "l'homme est fait pour la société." Il choisit dans les textes de Raynal de telle façon qu'il puisse montrer également les avantages que les états policés peuvent offrir, sans désavouer sa vive sympathie pour l'état sauvage /accouchement facile, estime des vieillards, hospitalité, etc.; il note même les lignes voulant disculper la tradition de manger les prisonniers: l'anthropophagie/ /51-53fol.-IV/241-274/.

Pál Óz note plusieurs fois les parties blâmant l'activité des prêtres, la superstition, le fanatisme, l'inquisition. Il note la critique de la société théocratique, copie soigneusement la liste des vices des prêtres en Amérique: ils sont sots, voleurs, cupides, ils "entraînent les femmes et les filles dans la débauche", ils ont corrompu les peuples simples vivant sous leur autorité /39fol.-IV/208/.

Il n'abandonne jamais les passages traitant le sort des femmes avec la sympathie caractéristique au siècle des Lumières. Le sort des femmes intéresse particulièrement l'opinion publique hongroise. En 1790, Péter Bárány demande, en se référant à Raynal qu'on permette aux femmes d'assister à la Diète.⁴⁴

Óz note en détail la situation tragique des femmes américaines. Les sociétés primitives, barbares n'apprécient

que les vertus mâles /force, courage/. La "vigilance", l'habileté des femmes ne sont estimées que par les sociétés civilisées. De l'asservissement extrême des femmes par les hommes résulte leur désespoir. Óz note avec compassion l'habitude atroce et désespérée des femmes des rives de l'Orénoque qui font "périr les filles, dont elles accouchent, en leur coupant de trop près le cordon ombilical" /45fol.-IV/24-26/.

Le lecteur hongrois de l'Histoire des Deux Indes s'intéresse particulièrement aux informations nouvelles, aux données statistiques. Il indique partout exactement les chiffres numériques concernant le commerce colonial, les dates des découvertes de différents pays.

Plusieurs "annotations" montrent sa curiosité pour les connaissances des sciences de la nature. Il donne des notes détaillées sur les objets usuels exotiques, des plantes, des animaux rares: le jalap, le pulque, la vanille /il traduit ce passage/, l'indigotier, le quinquina, la cochenille, le cacao, le lama, etc.⁴⁵ Les minéraux, les métaux, les mines l'intéressent également. Les connaissances plus spécialement géographiques l'attirent aussi: il note la discussion sur la formation des montagnes, les signes annonciateurs des tremblements de la terre, la description de plusieurs fleuves et îles /Iles Mariannes, Amazone, l'Orénoque, etc./ Il suit avec intérêt les connaissances anthropologiques: il copie exactement la définition des "différentes espèces d'hommes" qui se trouvent en Amérique

/créoles, métis, noirs, mulâtres/, les spécificités des moeurs et du mode de vie des Brésils.⁴⁶ Les curiosités l'intéressent surtout si elles sont liées aux personnages européens: il revient plusieurs fois à l'individualité extraordinaire de Cortez ou à la vie "amoureuse" des femmes américaines bien qu'il évite soigneusement les redondances.

Ses omissions sont aussi intéressantes: l'histoire des colonisations, les combats, les remarques concernant le métier de l'historien, les exemples antiques ne sont pas notés. Il laisse de côté également les passages critiquant l'iniquité et la cruauté de la traite des esclaves; aucune ligne fustigeant la soif d'or des Espagnols n'est notée. Les épisodes de la colonisation connus à l'époque ne sont pas retenus, il abandonne par exemple celui où Raynal relate la mort de Montezuma.⁴⁷ Les questions religieuses, ainsi celle de la tolérance l'intéressent peu, son intérêt est avant tout politique.

Óz omet aussi des "digressions" morales ou politiques du philosophe où celui-ci prend un ton blâmant ou louangeant avec un enthousiasme véhément.⁴⁸ Il devient donc intéressant qu'il en garde une, celle qui se rapporte à l'égalité devant les lois et qui était connue en Europe à l'époque: "Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment partout; s'il vacille, s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage, la société est mal ordonnée /38fol.-III/2e3/. Cette note montre bien le démocratisme radical de la philosophie de droit de Pál Óz.

Une des particularités intéressantes des "Annotations" de Pál Óz est que le tiers du texte, presque toutes les pensées politiques proviennent de la plume de Diderot. Ce fait a une importance singulière si on se rend compte que les ouvrages philosophiques et politiques de Diderot n'avaient qu'une influence très indirecte en Hongrie au XVIII^e siècle. Óz a noté les pensées politiques les plus hardies de Diderot, en détaillant les rapports entre le commerce, la liberté, le degré de perfection d'une société et le bonheur, les résultats tragiques de l'esclavage politique et civil; les passages condamnant les prêtres et l'inquisition; les principes de la colonisation; la définition de l'esprit national; la comparaison des peuples naturels et civilisés. Mais c'est Diderot également qui a écrit les passages concernant le sort des femmes, la formation des montagnes, les signes annonciateurs des tremblements de terre, l'anthropophagie, etc. Les textes venant de Diderot donnent le tronc de ses notes, ce qui prouve le goût sûr du lecteur hongrois. On assiste, en lisant les "Annotations", à la rencontre de deux penseurs socialement fort démocratiques. Les notes de lectures d'Óz nous donnent aussi une possibilité de connaître ce jeune penseur éclairé hongrois non seulement comme récepteur compétent des pensées politiques et juridiques, son portrait se dégageant des notes le rapproche des représentants des Lumières françaises en nous révélant

son intérêt étendu, disons "encyclopédique".

Après la répression du mouvement jacobin nous n'avons plus de données concernant l'influence de l'Histoire des Deux Indes. "Le livre qui fait naître les Brutus" n'était pas fortuitement au centre de l'intérêt de nos penseurs éclairés dans une période où on ne pouvait attendre le développement économique de la Hongrie, pareillement à la conception de l'Histoire des Deux Indes, que d'un changement politique radical.

N e t e s

1. Nous avons de sa vie des connaissances très lacunaires, on peut supposer qu'il avait 25 à 29 ans lors de sa mort. Voir: Ses données biographiques enregistrées devant le tribunal: Kálmán BENDA, A Magyar Jakobinusok Iratai - M.J., dans la suite /Les écrits des jacobins hongrois/ Bp. 1957. I.p. 177, II.pp. 719-720; Antal SZIRMAY, A magyar jakobinusok története /L'histoire des jacobins hongrois/, Bp. 1889, p.91; les résultats de son exhumation: A. GÁRDONYI-L. BARTUCZ, A magyar jakobinusok emlékezete /Les mémoires des jacobins hongrois/, Bp. 1919.
2. István KATÓ, A magyar jakobinus mozgalom néhány kérdéséről /De quelques questions du mouvement des jacobins hongrois/, In Századok 84, 1950.p. 222.
3. M.J. III.p. 377. /Cité par A. SZIRMAY, A magyar jakobinusok.../
4. M.J. III.p. 341.
5. A Magyar Jakobinusok Iratai, I-III. Bp. 1952-1957.
6. A. DEGRÉ, Óz Pál szerepe a magyar jakobinus mozgalomban /Le rôle de Pál Óz dans le mouvement des jacobins hongrois/, In Állam és Jog, n. 3, sept. 1953. pp. 26-37.
7. Il s'agissait des frais du cadeau offert à Léopold II. Quart. Lat. 2317. Residua scripta Pauli Óz. T. I. 12. fol. De son journal voir: Éva H. BALÁZS, Berzeviczy Gergely, a reformpolitikus, 1763-1795 /Gergely Ber-

- zeviczy le politicien réformiste/, Bp. 1967.p.157;
M.J. I. pp. 213-319.
8. Lettre de Pál Óz adressée à Ferenc Kazinczy. /M.J. II.
p. 721/.
9. M.J. II. pp. 726-727. /texte en latin, traduction
hongroise par I. KATÓ, Op. cit. p. 222./
10. Voir surtout les études mentionnées de A. SZIRMAY
et de A. DEGRÉ.
11. In Magyar Könyvszemle, 1895, pp. 286, 350; 1896.pp.
117, 156-157. /Les manuscrits ont repassé au Musée
National de Munich./
12. Kálmán BENDA, Ismeretlen politikai költemény 1790-ből
/Poème politique inconnu datant de 1790/, In It, 1951,
pp. 100-105; Zsófia RÓBERT, Az 1790-91-es országgyűlés
pasquillus irodalmához /La littérature de libelle de
la Diète de 1790-91/, In Irodalom és felvilágosodás
/Littérature et Lumières/, Bp. 1974. pp. 811-812.
13. Pál ÓZ, Vegyes töredékei /Fragments mélangés/, Hongrois,
allemands, français et latin. XVIII^e siècle. 94. fol.,
en partie autographe. Oct. Hung. 507.
14. S. ECKHARDT, A francia forradalom eszméi Magyarországon
/Les idées de la Révolution française en Hongrie/, Bp.
1924.pp. 119-120.
15. Béla KÖPECZI, Le Télémaque hongrois, In Hongrois et Fran-
çais. De Louis XIV à la Révolution française, Bp.1983.
pp. 280-281.
16. Oct. Hung. 507. 29-53 fol. Les "Annotations"
proviennent de l'édition de Genève - Neuchâtel,

1783. /Nos citations renvoient à la même édition./

17. Raynal, effrayé par l'anarchie, adresse une lettre à l'Assemblée Nationale. Sa lettre est lue devant l'Assemblée le 31 mai 1791 et paraît aussitôt dans le *Moniteur Universel*. La première partie de la lettre est publiée en traduction hongroise dans le journal *Hadi és Más Nevezetes Történetek* /Histoires militaires et autres nouvelles remarquables/ en 1791. tome IV. pp. 779-780. Raynal y conseille la modération.

Il reconnaît sa responsabilité et exprime son regret d'avoir lui-même prôné la révolte. Il sollicite le peuple afin qu'il donne la possibilité au roi de garantir la légitimité. Il est vivement critiqué par les révolutionnaires pour la révocation de ses idées mais on n'attaque jamais sa personne. Robespierre considère son recul comme la sénilité du "grand homme", A. Chénier l'attaque fortement de tourner contre la Révolution après avoir agité le peuple contre les tyrans. /De son rôle pendant la Révolution: R. MORTIER, Les héritiers des "philosophes" devant l'expérience révolutionnaire, In *Dix-huitième siècle*, 1974. pp. 45-57; D. MORNET, Les origines intellectuelles de la révolution française, Paris, 1934; A. FEUGERE, Un précurseur de la Révolution. L'abbé Raynal, Genève, 1970, Slatkine Reprints./

18. Dans les années postérieures à la mort de Diderot, il n'est reconnu en France et en Europe que comme auteur

dramatique et créateur principal de l'Encyclopédie.

Parmi ses ouvrages philosophiques, ce sont les Pensées philosophiques qui ont exercé une influence considérable.

L'écho de cet ouvrage est reconnaissable chez quelques penseurs hongrois /Martinovics/ mais on rencontre surtout une vive critique à son encontre dans les ouvrages des partisans de la littérature apologétique catholique.

/Voir à ce sujet R. MORIN, Les Pensées Philosophiques de Diderot devant leurs principaux contradicteurs au XVIII^e siècle, Paris, 1975. et notre étude: Diderot et les Lumières hongroises, La fortune littéraire et politique de l'Histoire des Deux Indes, A paraître dans les Actes du sixième Colloque de Mátrafüred, 1984.

/Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale/.

19. La littérature la plus importante concernant l'Histoire des Deux Indes et la participation de Diderot dans la genèse de l'ouvrage: Le livre déjà mentionné de FEUGERE, pour l'initiation, paru la première fois en 1922; H. WOLPE, Raynal et sa machine de guerre... Californie, 1957; Y. BENOT, Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme, Paris, 1970; ESQUIER, L'anticolonialisme au XVIII^e siècle, Paris, 1951; et les études de M. DUCHET, Diderot et l'Histoire des Deux Indes ou l'écriture fragmentaire, Paris, 1978; Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières, P. 1971; L'Histoire des Deux Indes: une histoire philosophique et politique, In l'Histoire

- au XVIII^e siècle, Aix-en-Provence, 1980., pp. 79-101,
Diderot et l'Histoire des Deux Indes, In Europe, mai
1984, n^o spec. pp. 51-57.
20. Cité dans l'Apologie de l'abbé Raynal, In Textes poli-
tiques de DIDEROT, Paris, 1960. Éd. Sec. pp. 204-205.
21. L'édition de 1783 contient le jugement du Parlement et
la censure de la Faculté de Théologie de la Sorbonne,
en recueillant ainsi involontairement en un seul volume
les pensées les plus hardies de l'ouvrage /X/126-427/.
22. Dans notre analyse nous avons suivi surtout les études
précieuses de M. Duchet.
23. A magyar sajtó története /Histoire de la presse hongroise/
I. 1705-1848. Bp. 1979.p.171. L'archevêque se réfère à
l'exemple français: le livre a été déclaré "très dan-
gereux à la religion catholique, à tous les princes
et à tous les États" et a été interdit. Le décret n'était
pourtant pas exclusif /"si un étranger ou un autochtone
l'apporte sur soi, il faut laisser passer tacitement"/,
ainsi il n'empêche pas sa diffusion en Hongrie. /János
KÓSA, Francia könyvek sorsa Magyarországon /Le sort des
livres français en Hongrie/. In EPhK, 1941. pp. 66-72./
24. Catalogus librorum venalium Josephi PÉTZELI, Pozsony,
1793, pp. 22, 24; S. ECKHARDT, Az aradi közmívelődési
palota francia könyvei /Les livres français du palais
de la culture publique à Arad/, Arad, 1917; D. KOSÁRY,
Mívelődés a XVIII. századi Magyarországon /La culture
au XVIII^e siècle en Hongrie/, Bp. 1980.p. 562.

25. De l'interdiction de l'ouvrage: Magyar Hírmondó, le 23 juin 1781. p. 233. L'article mentionne, faisant preuve de sympathie et de compassion à l'égard de Raynal, qu'on a brûlé injustement son livre, et désapprouve la tendance politique de la cour française qui a causé le malheur du livre et de son auteur, ensuite il ajoute que l'Assemblée Américaine /Amerikai Gyűlés/ a louangé le livre dans un écrit. De la conviction politique du journal rédigé par Mátyás Rát voir A magyar sajtó... p. 76. et Gy. KÓKAY, A magyar hírlap-és folyóiratirodalom kezdetei /Des débuts de la presse et de la littérature périodique en Hongrie/ Bp. 1970. p. 105.

On informe le public de temps en temps du prix du café et du sucre de canne, avec une explication politique des causes de la hausse des prix /Magyar Hírmondó, 1781, 1792./ L'augmentation des prix en 1792 /dont la cause est mis en rapport avec la révolte des noirs/ inspire deux écrits plus longs. Dans un poème ironique on blâme les femmes qui dépensent la fortune de la famille pour se procurer des produits exotiques /Ibid. 1792. II. pp. 129-134./. L'auteur de l'autre article veut déshabituer ses lecteurs de la consommation du café, en citant la pensée d'un grand moraliste français /il s'agit probablement d'Helvétius et non de Raynal/, présentant les atrocités de l'esclavage: "on ne peut pas regarder le

le moindre morceau de sucre sans le voir arrosé de sang". Il évoque aussi la perte des peuples se disputant la propriété des îles et il termine ainsi ses lignes: "Ne-peut-on pas veir le café versé dans la tasse comme une boisson mélangée avec du sang humain?" /Ibid. 1792. I. pp. 278-279./ Dans le Mindenes Gyűjtemény, en détaille les différentes espèces de café, et en réfléchit des possibilités de l'implantation du café et du coton dans le pays; en critique vivement la "barbarie" des colonisateurs européens qui ont transformé l'Amérique et l'Afrique en un "champ ensanglanté". /1790.III,pp. 371-379, IV. pp. 379-385, 392-400, 1791, IV. p. 334./

26. É.H. BALÁZS, Contribution à l'étude de l'ère des Lumières et du josphisme en Hongrie, In Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale /Actes du Colloque/, Bp. 1970. p. 38. TESSEDIK-BERZEVICZY, A parasztok állapotáról Magyarországon /De l'état des paysans en Hongrie/, Bp. 1979.
27. Concernant l'influence de Raynal sur le poème voir: Gy. SZÓKE, Barcsay Ábrahám: A kávéra, In Irodalom és... pp. 765-779; F. BIRÓ, A fiatal Bessenyei és iróbarátai /Le jeune Bessenyei et ses amis-écrivains/, Bp. 1976. pp. 76-95.

Barcsay condamne, comme Raynal, les atrocités des colonisateurs, plaint le sort des "Indiens innocents" asservis par des Européens rapaces, l'Afrique brûlée,

l'Amérique pillée /A magyarországi tudományoknak fő gyűllekezetihez, Lengyel, török, muszka háboru kezdetén, A háboruskodás ellen/. Il peint le trafic des esclaves avec des couleurs tragiques /A háboruskodás ellen/, et il blâme l'Anglais et le Hollandais rapaces qui ont ensanglanté les mers et qui "Mènent au marché leurs frères humains avec des animaux". Le ton de son poème s'imprègne de compassion quand il décrit la vie "pire que la mort" des Africains trainés dans les mines de l'Amérique. Le poète hongrois voit dans la traite des esclaves la diffamation du droit naturel et il visonne la perte des conquérants actuels. Il trouve le plus révoltant, de même que Baynal, le comportement des prêtres qui massacrent "au nom de Dieu" /Lengyel, török, muszka,... A fősvénységéről a Tiszának méregetésakor/. Mais il comprend l'importance du commerce qui peut relier les peuples tandis que les guerres les séparent. Son désir extrême de la paix le pousse pourtant à condamner la colonisation, même si cela signifie l'empêchement du progrès: "Dis-moi quel bonheur a apporté le voile de Colombe; /pour l'argent s'entretuent les galères chrétiennes..." /A fősvénységéről.../ Il hésite à accepter ou à refuser le luxe. Son aversion à l'égard de la cour de Vienne joue aussi un certain rôle dans le refus des produits exotiques /donc venant de l'étranger/ et aussi sa volonté de défendre les productions hongroises /Barcsay báró Orczynek midőn a vizek folyásának egyengetésére rendeltetett volt/.

28. Uránia, 1794. II. pp. 111-118 et III. pp. 243-245. et
F. KAZINCZY, Versek, műfordítások, széppróza, tanulmányok /Poésies, traductions artistiques, textes en prose, études/, Bp. 1979. pp. 174-177. /La traduction date de 1797./
29. ECKHARDT, A francia... pp. 118-119; M.J. I. pp. 129, 139, 141, 354, 419, 451, 581, 639, 762; II. pp. 2e3, 776. I. MARTINOVICS, Oratio ad proceres et nobiles regni Hungariae, 1790. Le libelle a été traduit en hongrois par J. LACZKOVICS, A Magyar-Ország' gyűlésiben egyben-gyűltt méltóságos és tekintetes nemes rendekhez 1790-ik Esztendőben tartattatott Beszéd. s. 1. 1791. Notre citation renvoie au texte hongrois pp. 89, 91.
30. M. J. II. p. 513; III. p. 373.
31. Rezső GÁLOS, Kármán József, Bp. 1954. p. 186.
32. Vélekedés és javallás /Avis et propositions/, In Magyar Museum, 1792. II. p. 418; Toldalék in Viaskedés /Annexe In Combat/, 1810. Voir J. BATSÁNYI, Összes művei /Oeuvres complètes/, Bp. IV. pp. 35, 106. "Malheur à l'état où il ne se trouverait pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiterait, avec sa fortune, son commerce, ses princes et ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les lois, les lois pour sauver une nation de sa perte, et la liberté des écrits pour sauver les lois." /M. J. II. p. 589. le 28 avr. 1795./
33. Nous ne partageons pas l'opinion de S. Eckhardt selon lequel "le patriote revant de la liberté" a été mis en prison quand il a pris ses notes puisqu'alors les III^e

et IV^e volumes devraient se présenter dans l'inventaire de ses biens; on ne peut pas non plus dire qu'il devait "déposer la plume au milieu d'une phrase" comme le pense l'auteur de l'étude; Óz a terminé non seulement la dernière phrase, mais aussi la dernière pensée dans ses notes.

34. Nous indiquerons par la suite, en nous référant aux notes de Pál Óz le numéro du folio, en citant le texte de Raynal, le volume/le numéro de la page.
35. Une conception pareille caractérise nos écrivains contemporains. Voir à ce sujet F. BIRÓ, A fiatal Bessenyei... Dans le Mindenes Gyűjtemény on prouve statistiquement, comme Raynal que le commerce avec le café est salubre. Dans la conclusion, l'auteur prêche la nécessité de la liberté de la production et celle du commerce en se référant à la Nature qui organise l'ordre des choses de telle façon que celui qui gaspille n'agit pas tout à fait mal car il donne ainsi du travail aux ouvriers. "La liberté est la vie du Monde: la contrainte en est la mort."
/1789. I. 427-429/.

Lőrincz Orozsy aboutit dans ses poèmes à une conclusion pareille sous l'influence de Voltaire: il voit dans le luxe, dans les "vanités" le ressort du développement de l'Humanité /Barátságos beszédje egy urnak káplánjával/. Berzeviczy prouve avec des arguments économiques que "comme le luxe est le stimulus de l'industrie... il est vraiment utile pour l'industrie et le commerce". /Magyar-

ország kereskedelméről és iparáról /Du commerce et de l'industrie de la Hongrie/, In A parasztok állapota-ról Magyarországon /De l'état des paysans en Hongrie/, Bp. 1979. p. 353.

36. M. DUCHET, L'Histoire des Deux Indes: Une histoire... pp. 86-87.

37. Voir l'analyse de cette pensée de Raynal dans l'étude de M. DUCHET, Diderot et l'Histoire des Deux Indes... p. 166.

38. BERZEVICZY, Magyarország kereskedelméről ... pp. 342 et 344. Selon lui, les peuples civilisés, émergés de la barbarie ont des besoins se multipliant qui amènent le progrès du commerce, et par la suite, l'accroissement du nombre des habitants et de leur économie. Ainsi l'Europe a vaincu les Indes, ainsi l'enrichissement rapide de la Hollande a été possible. Il considère comme une loi économique la liberté du commerce et il affirme que toutes les contraintes lui sont nuisibles. Éva H. BALÁZS attire l'attention sur le fait que les franco-maçons hongrois ont utilisé les pensées de Raynal sur la liberté du commerce contre la politique économique mercantiliste des Habsbourg. /Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale, Actes du Colloque de Mátrafüred, Bp. 1975. p. 27./

39. En s'opposant à la théorie du climat de Montesquieu, bien connue chez nous à l'époque, cette théorie, conçue par Helvétius, essaie de diminuer le rôle de la fatalité

dans l'histoire. Voir à ce sujet l'étude/par quelques côtés discutables/ de G. BENREKASSA, Politique et matérialisme, In La politique et sa mémoire. Le politique et l'historique dans la pensée des Lumières, Paris, 1983. pp. 182-256.

40. Op. cit. p. 348.

41. Őz traduit l'expression "esprit national" par les mots "nemzeti lélek" selon l'usage de l'époque.

42. Le nombre des habitants de Vienne est à l'époque d'une échelle plus grande que celui des villes hongroises. La même angoisse se reflète dans les poèmes de Á. Barcsay /p. ex. Scytháknak védelmők/.

43. En voici quelques phrases: "Levegő-egék meg vesztegettett, vizeik el-romlottak, a föld nagy tálygon ki van tsigázva; rövidül az élet: a bőségnek édességei igen kevésbé éreztetnek, a szűkségtől való félelem rendkívül való. Itt születnek az egész tartományokra el-terjedő nyavalyák; itt van a gonosz tselekedeteknek, a 'bűnöknek, a' meg feslett erköltsőknek lakóhelye." /L'air en est infecté; les eaux sont corrompues, la terre épuisée a des grandes distances; la durée de la vie s'y est abrégée; les douceurs de l'abondance y sont peu senties, les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques, c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolus." /51f.-IV/24/.

44. Győző CONCHA, A kilencvenes évek reformeszméi és következményeik /Les idées réformistes des années 90 et leurs résultats/ Bp. 1885. p. 99.
45. Dans les périodiques hongroises de l'époque on trouve maints articles sur le même sujet. Il y a surtout de nombreux articles dans l'Urania où à partir des détails de la fabrication de la porcelaine jusqu' à la description minutieuse de l'oiseau-mouche, le lecteur a pu acquérir des connaissances étendues sur les pays exotiques.
46. Voir au sujet de l'essor des connaissances anthropologiques à l'époque: M. DUCHET, Anthropologie et Histoire...
47. Bessenyei insère par exemple dans son ouvrage Tolerantia /1775-1778/ le dialogue fictif de Cortez et de Montezuma et la prière en vers de Montezuma. / Op. cit. Nyiregyháza, 1978. pp. 41-59./
48. Le style emphatique de l'oeuvre admiré par Batsányi et Martinovics, sera encore connu en 1805 quand ses idées perdent déjà de leur actualité et la mention des "tonnerres de Raynal" par T. Ragályi prouve la survivance de l'influence du style de Diderot en Hongrie. /KAZINCZY, Levelezése /Correspondance/, Bp. 1905. III. p. 300./

I PROPUGNATORI DELL'ILLUMINISMO FRANCESE IN ITALIA

Regnanti in Francia il decimoquinto e il decimesesto Luigi, i pensatori francesi presero ad assalire con critica nuova e audace le istituzioni tradizionali. L'uguaglianza, la libertà, la fratellanza universale degli uomini contro tutte le convenzioni, stavano a base delle loro aspirazioni del viver sociale. Cercarono nella natura i fondamenti della morale e del diritto, propugnarono la necessità di riforme politiche, sociali, religiose ed economiche. L'arguto, ironico e malizioso Voltaire, l'appassionato, caldo e patetico Rousseau, il lucido e scorrevole Diderot - spiriti propugnatori dell'illuminismo - e non per ultima la gigantesca Enciclopedia francese - enciclopedia di tutte le umane conoscenze teologiche, filosofiche, morali, economiche, estetiche, storiche, tecniche che il Diderot e Giovanni D'Alembert, cooperanti una schiera di valorosi scrittori pubblicarono dal 1751 al '72 con il preciso intento di mutare il comune modo di pensare-, propagarono largamente quelle idee in mezzo al pubblico, non tra il popolo e la borghesia, ma tra l'aristocrazia, di cui i novatori miravano a scalzare i secolari privilegi.

Lo spirito nuovo - possiamo chiamarlo progressista - conquista facilmente tutta l'Europa, compresa l'Italia combattendo apertamente nel territorio della filosofia

una battaglia aperta con i metafisici. Il soggiorno del Condillac a Parma contribuisce enormemente alla diffusione delle idee dell'illuminismo in Italia. Però il razionalismo del Descartes e il sensismo del Locke in Italia non avevano quella forza che avevano in Francia, luogo d'origine. Non volendo diminuire il valore dell'illuminismo italiano, dobbiamo pure riconoscere che lo spirito del secolo in Italia era legato a questo tempo ancora dai vecchi legami e non ci sono slanci robusti uguali a quelli della Francia. Il '700 italiano accetta con cautela la filosofia materialistica.

Così la rinascita spirituale italiana del '700 all'inizio può essere caratterizzata da un interesse scialbo verso i risultati scientifici, dall'apparizione incerta della cultura nuova, laica, dalle discussioni giuridiche contro il papato, dalle ambizioni critiche, nonché da un desiderio di conoscere ogni territorio della vita. Questo desiderio lo possedevano pochi, ma con l'allargarsi della cultura ai paesi circostanti si ampliava in gruppi e scuole, rendendo consapevole i risultati della cultura moderna di fronte a quella classica arretrata, la cui protettrice principale era la corte papale e la Chiesa con l'ordine gesuita in testa. È vero che quest'ultime verso la fine del secolo inclinava a certe concessioni, affrontando le teorie cartesiane e newtoniane, ma

teneva sempre sott'occhio servilmente l'autorità papale.

Il benedettino Benedetto Bacchini accettò la corrente che s'infiltrava dall'oltre confine in Italia, e si dedicò all'insegnamento del nuovo metodo critico, filologico, comparativo. I più grandi discepoli del Bacchini furono Scipione Maffei e Ludovico Antonio Muratori. Essi dimostravano che questo metodo critico poteva essere applicabile in ogni territorio delle scienze, quindi anche nella letteratura.

Dottore e prefetto dell'Ambrosiana, e poi bibliotecario e archivista della corte Estense L. Antonio Muratori, spirito sensibile ai dolori dei miseri, fervido d'amore per la patria italiana, si presenta come una figura nobilissima non solo da scienziato ma d'uomo. Quasi in ogni campo dell'umano sapere egli esercitò la sua attività prodigiosa: nella pedagogia, nella politica, nella giurisprudenza. Le sue qualità intellettuali rifulgono nei lavori storici, che furono la sua principale occupazione.

La contesa sorta nel 1708 fra la Casa d'Este e la Santa Sede lo condusse a scrivere una serie di dissertazioni erudite, le Antichità Estensi, opera poderosa, per la quale raccolse gran copia di diplomi imperiali, di bolle pontificie, di carte notarili, di sentenze giudiziarie. Nel 1723 vide la luce il primo

di quei ventette maestosi volumi in folio, per i quali si distende la storia d'Italia dal sesto secolo al sedicesimo. I Rerum Italicarum Scriptores sono una raccolta amplissima che hanno il merito d'aver condotto a compimento con critica scrupolosa tutte le fonti storiche di una nazione.

Aveva la passione della storia il suo quasi coetaneo Pietro Giannone di Napoli, città che fu uno dei centri della diffusione del nuovo spirito.

Nella sua Storia che muove dall'età romana e scende fino al principio del secolo XVIII, non tratta delle vicende esteriori del Regno, ma segue il variare degli istituti civili della legislazione, delle costumanze, offrendo un quadro compiuto di "tutte ciò che alla ferma del governo, così politico e temporale, come ecclesiastico e spiritual s'appartiene". Egli tiene d'occhio soprattutto la lotta tra lo Stato e la Chiesa, è vigoroso difensore dell'autorità civile contro le ingerenze dei papi e dei vescovi, studia e spiega storicamente l'origine di questo prepotere della Chiesa. Le persecuzioni avute per le sue idee avanzate non lo intimorirono, anzi accrebbero la sua audacia; tanto che nel Triregno, dove tratta del regno terreno, del celeste e del papale, osò volgere le armi della ragione e della critica contro il dogma cattolico. Benché il governo austriaco avesse limitato le sue opinioni esclusivamente alla discussione

dei problemi giuridici, queste significavano molto di più e prendevano larga discussione trovando eco in tutte le provincie italiane. Sotto tale influsso, Vittorio Amadeo II sottraeva l'università di Torino al controllo dei gesuiti, invitando conferenzieri stranieri giansenisti all'università sopra menzionata.

Gaetano Filangieri che sta vicino a Giannone richiama l'attenzione dei giuristi alle leggi antiquate, si occupa del rapporto fra potenza esecutiva e legislativa, nonché dello Stato e della Chiesa. Egli professa la giusta divisione dei terreni e degli altri beni, l'abolizione della pena di morte, il dominio dell'intelletto ed il commercio libero. Attaccava le giurisdizioni baronali e in ciò fu seguito da molti, persino dal regio consigliere. Egli riteneva che con le divisioni dei beni demaniali, la produzione potesse aumentare di un terzo. L'agricoltura è la prima sergente della ricchezza. Agli occhi degli stranieri fu Filangieri il modello degli illuminati italiani. Non invano il Goethe l'onorò nel suo Viaggio con pagine che non toccavano ad altri pensatori. La sua fama crebbe e la Scienza della legislazione fu largamente diffusa in diverse traduzioni tedesche.

Antonio Genovesi che primo in Europa tenne una cattedra d'economia politica, per lui fondata, propugnò nelle sue lezioni l'istruzione del popolo e della donna.

Esaltò il lavoro, raccomandando insistentemente l'agricoltura come fonte di ricchezza pubblica e privata. Egli si dedicò all'educazione del popolo. S'ispirava soprattutto agli inglesi, Bacon e Locke. Genovesi, vedendo nel Napoletano che i latifondisti erano esenti da ogni contribuzione e tutto il peso ricadeva sui contadini, proponeva una radicale riforma agraria. Era lui a dichiarare che il denaro non è la ricchezza, ma è solo lo strumento di essa.

Di tutt'altre carattere è Ferdinando Galiani, napoletano anch'esso, che a soli ventidue anni scrisse un Trattato della moneta in cinque volumi. Fu Adamo Smith a riconoscere per primo i meriti del Galiani. Era membro dell'Accademia Ercolanense, viaggiava per l'Italia, era in corrispondenza con gli enciclopedisti francesi.

Dopo il 1740 la fiducia posta nei nuovi metodi scientifici affermava la convinzione che le riforme erano non soltanto desiderabili, ma anche realizzabili; ciò non voleva però dire la respinta totale delle tradizioni antiche. Nella cattedra dell'Accademia del Cimento a Firenze e in quella degli Investiganti a Napoli esiliavano dal territorio delle scienze naturali l'applicazione della metafisica. Newton entra in Italia nel 1740 per mezzo del Galiani e dei suoi discepoli. Gli stessi centri culturali che difendevano le dottrine di Cartesio e quelli di Newton, cominciarono nello

stesso tempo a divulgare il Saggio sull'intelletto umano di Locke. Proprio per il contegno antireligioso quest'ultime faceva meno conquiste del Newton, anzi la Santa Sede proibiva nel 1733 la lettura e la diffusione dell'opera del Locke. Con ciò non cessava però l'interessamento verso i nuovi metodi e le nuove dottrine, anzi si fa valere anche l'opinione che questi metodi moderni sono applicabili in ogni campo delle scienze. Ciò viene propagato dal Galiani prima a Roma, poi a Napoli. Quest'ultima città era particolarmente adatta a sviluppare le idee della cultura illuministica della borghesia progressista, tanto per la sua situazione strategica, quanto per le tensioni ivi trovabili. La causa di queste tensioni era la scontentezza delle masse affamate e tribolate. La popolazione di Napoli arrivava a quel tempo al mezzo milione. L'oppressione a Napoli era più grande che altrove. I paesi nei dintorni di Napoli si spepelevano. Analfabetismo, oppressione e rinunzia; ecco il quadro che si presenta nella Napoli settecentesca. Fu tra i primi a sciogliere la tensione di Napoli Mario Pagano, che aveva preparato un progetto di costituzione. Sone concezioni del tutto moderne quelle sue, concezioni che esprimono il desiderio di una plebe forte tanto da poter prendere in possesso il governo. Se invece queste resta in mane dei signori, il processo sarà più lento, tuttavia questo processo è inarrestabile in ogni condizione - afferma Mario Pagano.

Il Settembrini nelle sue Lezioni di letteratura italiana spiega chiaramente la differenza fra l'illuminismo italiano e quello francese. I monarchi d'Europa del '700, Federico II. di Prussia, Maria Teresa d'Austria, la zarina Caterina II. di Russia - consci della decadenza dell'aristocrazia, cercavano di allargare le basi del loro potere, accogliendo l'ideologia illuministica. Milano, Napoli, Firenze seguirono tale indirizzo politico, proprio, perché stavano sotto l'influsso di Vienna. Il capo del governo di Milano fu il figlio di Maria Teresa, l'arciduca Ferdinando, mentre sua figlia Carolina, moglie di Ferdinando IV. esercitava una grande influenza sulla politica napoletana. Gli spiriti più progrediti furono attirati da questi principi al loro servizio. A Milano il conte Carlo Firmian, a Napoli il giurista Bernardo Tanucci introducono riforme. Siccome l'interesse dei nuovi padroni fu soprattutto quello di dare un nuovo ordinamento alle finanze, alla vita economica, al commercio ed alle istituzioni giuridiche del loro paese, - l'illuminismo in Italia si manifestò prima di tutto mediante opere che trattavano tali materie. In esse spuntano idee antifeudali, che parteggiano per un ordine sociale più giusto e più umano.

Ma non è stata Napoli la sola sede del nuovo pensiero, città che nel '99 diede alla libertà un ardente martire e propugnatore nel Pagano; anche a Roma si lavorava per essa. Niccolo Spedalieri nella sua opera De' diritti dell'uomo formulava e ragionava la dottrina

della sovranità popolare. Da Pavia uscivano ispirazioni e difese gagliarde delle riforme liberali di Giuseppe II. Sede operosa di studi economici, sociali e filosofici era Milano, dove fra i molti cultori di codeste discipline primeggiano Pietro Verri, Alessandro Verri e Cesare Beccaria.

Ora vogliamo paragonare l'illuminismo napoletano a quello milanese, dato che erano queste due città i centri più attivi del pensiero nuovo. L'atmosfera di Milano era più mite, così gli illuministi milanesi lavoravano fra altre circostanze. Il governo austriaco qui si mostrava più remissivo verso i portatori della fiaccola della cultura.

Sappiamo che la borghesia era a questo tempo in Italia la più progressista e queste fatte determina tutta la cultura dell'illuminismo settentrionale, alla cui formazione partecipò una parte della nobiltà. La ragione ben comprensibile di questa partecipazione è da cercarsi nell'interesse immediato dell'esecuzione delle riforme dei rapporti di produzione. Siccome la borghesia possiede dei terreni, anche essa volge l'attenzione ai problemi economici, ciò nonostante cerca di astenersi dalle discussioni con il regime, e il governo austriaco a sua volta non impedisce l'esecuzione delle riforme pratiche economiche.

Le guerre durate per quasi un cinquantennio, nella prima metà del secolo, e le condizioni create dall'occupazione spagnuola avevano determinato in Italia un

disastro economico assai grave, che potrà essere rimediato dalla borghesia sopra menzionata.

In tutte il Seicento e ancora nella prima metà del Settecento i rapporti di produzione erano feudali; le classi dominanti erano l'aristocrazia e il clero. I loro privilegi ostacolavano ogni sviluppo alle classi lavoratrici. Le tasse fiscali gravavano sulla borghesia appena in formazione, e sul popolo minuto, artigiani e contadini. Le tasse erano numerose ed alte. I lavoratori - dicono le memorie del tempo - dovevano talvolta pagare tributi persino sull'acqua piovana. La categoria più oppressa quindi era quella dei contadini. Le lunghe e ripetute guerre avevano ulteriormente aggravato la loro miseria. Essi vivevano come le bestie.

Pietro Verri ce li descrive in un modo molto impressionante, osservando che il miserabile contadino aveva le gambe nude e sul corpo il valore non più di tre o quattro lire. Mangia pane di miglio, non beve mai vino, consuma rarissime volte carne, la paglia è il suo letto, un meschino tugurio e la sua casa. La sua vita è stentissima, faticosissima, faticosissimi i suoi lavori, si logora fino alla vecchiaia senza speranza di arricchire. Proprio per queste se ne va tanta gente all'estero, abbandonando in massa la terra devastata dalla guerra, emigrano oltre confine, in Francia o in Svizzera. Era quindi scarsa la mano d'opera. Le olive restavano a marcire, non raccolte. Le memorie sopra riassunte sono molto significative, perché essi descrivono, a coroli foschi e tetri,

il quadro di quell'Italia che alcuni si ostinavano a ritrarre in una luce falsa.

Non era soltanto l'aristocrazia feudale, ecclesiastica, oziosa e corrotta a godere dei privilegi e ad ostacolare qualsiasi tentativo di miglioramento economico, ma anche il fatto che l'Italia era divisa in tanti piccoli stati, diventava ostacolo allo sviluppo del commercio.

È la seconda metà del secolo il momento in cui si verifica una situazione migliore, dovuta al periodo di pace che interviene e che dura quasi fino alla fine del secolo. In questi decenni la popolazione cresce di numero e di conseguenza si estende la superficie delle terre coltivate. A questo tempo nel Nord la borghesia piemontese rinforza di molto il proprio potere economico. Trova modo di cavar profitti creando le basi di una industria; i progressi rapidi si verificano nell'industria tessile, in particolar modo della seta. In mezzo secolo il numero dei telai si triplica a Milano e questo portò alla costituzione delle prime aziende industriali capitalistiche. Ma si sviluppa anche l'industria leggera: la porcellana, i gioielli, le maioliche, la carta, sono prodotti frequenti in quest'epoca.

Anche gli altri scrittori si facevano partecipi della scontentezza in cui si trovava prima la massa affamata e tribolata, nonché delle giuste rivendicazioni politiche della borghesia. Tanto i napoletani, quanto gli scrittori lombardi parlano della necessità delle ri-

forme e dei rinnovamenti. Naturalmente all'avvento economico si congiunge sempre l'avvento culturale. Ed era anche questo quello di cui si aveva bisogno, il benessere porta con sé l'avvento culturale.

Ed ora tornando ai milanesi: Pietro Verri di stirpe nobile ed antica velse il forte ingegno a promuovere il benessere dei suoi concittadini, sia criticando le vecchie usanze, i pregiudizi ed errori, sia disegnando e, negli alti uffici che tenne, attuando ardite riforme, come l'abolizione della ferma, cioè l'appalto, dannoso alla pubblica economia. Molto meditò e molte scrisse di filosofia, di storia, di pedagogia e sopra tutto di finanza e di pubblica amministrazione, con limpidezza di idee, con larga e sicura dottrina. Alla dominazione straniera prestò lealmente i suoi servizi senza mai venir meno alla sua dignità d'uomo libero.

Per dimostrare la competenza alle autorità in materia di economia e finanza, aveva composto il Saggio della grandezza e decadenza del commercio dello Stato di Milano. Pietro Verri sperava di poter lavorare a vantaggio della sua patria, ma contemporaneamente desiderava dimostrare ai concittadini che i suoi studi, da loro giudicati inutili, erano frutto di scelte precise e tendevano ad un benefico rinnovamento della cultura e dei costumi della Lombardia.

Un'altra sua opera Le meditazioni ebbero un certo successo presso i filosofi, secondo quanto scriveva Alessandro - suo fratello - durante il soggiorno nella

capitale dei lumi. Bisogna accentuare la duplice attualità sul piano politico ed economiche e su quello moralistico-letterario. Questi piani di riforma politica tenderanno a stabilire un ordine statale capace di efferire le migliori condizioni per la realizzazione della maggior felicità per il maggior numero degli individui. Pietro Verri vedeva nei genitori i rappresentanti dell'aristocrazia culturalmente immobile, gelosa dei propri privilegi, ma incapace di difenderli con una politica adeguata alla situazione.

Egli desiderava scrivere per un pubblico nuovo; non voleva cioè rivolgersi ai detti di professione, ai teologi, ai moralisti; intendeva convincere delle verità della nuova cultura, e soprattutto convincere di quanto fosse importante il problema della felicità, chiunque fosse abbastanza illuminato da seguire, con intelletto sgombro da pregiudizi, le sue argomentazioni. Ritene sempre che i lettori non esistessero ancora a Milano; perciò il suo primo sforzo fu di "educare" i suoi concittadini; egli ed i suoi seguaci decisero di suscitare un pubblico moderno tra i milanesi, soprattutto tramite il Caffé. Il Caffé differiva dai giornali del Gozzi e del Baretto per l'immediato contatto con il pubblico. Esso rinfrescava l'aria afosa dell'Italia in tutti i campi: nell'economia, nella letteratura, nella giurisprudenza, nella storia.

A Milano, che in quel tempo era una piccola città, pochi avevano il desiderio di coltivarla. Da parte del

pubbliche infatti, c'era poca voglia d'informarsi. I collaboratori del Caffé, tutti soci dei Pagni, si occupavano di vari temi. A loro si associarono due personaggi famosi: Carli e Frisi. Per trovare la via libera di pubblicazione il Caffé fu stampato a Brescia, fuori del territorio austriaco. Il tone del giornale era polemico. I giornalisti volevano distruggere i pregiudizi, le superstizioni. La polemica più accesa fu però contro i pregiudizi familiari; erano perciò vantati i libri e gli usi stranieri, deprecate le tirannie domestiche e i mali dei fidecommissi, condannata l'educazione falsa e vana delle donne, le quali, con dei buoni studi, avrebbero potuto accedere a qualsiasi ufficio o impiego. La collaborazione del Carli diede al Caffé uno dei più famosi articoli, La patria degli italiani, eccezionale in quell'atmosfera di cosmopolitismo.

I collaboratori del Caffé erano convinti, che non soltanto la legge ma tutta la mentalità giuridica avrebbe dovuto esser profondamente mutata. Bisognava fare un codice delle leggi "con la maggior possibile chiarezza e precisione", abbattere "la dispotica unione" della legislazione che in Lombardia nel senato trovava il suo maggiore simbolo. Pietro Verri è convinto che non si possono adottare le leggi dei Romani, perché la situazione economica del '700 è diversa da quella di duemila anni fa. Dello stesso tema si occupa Cesare Beccaria nel suo opuscolo Del disordine e de'rimedi delle monete nello Stato di Milano

nel 1762. Ne seguì un dibattito, ma naturalmente le prime reazioni del governo furono negative. Beccaria riconosce di non aver scopesto nuove verità nella teoria delle monete, ma ha cercato la chiarezza.

Il 1764 era un anno memorabile per i soci. Nello stesso anno fu pubblicato il libro Dei delitti e delle pene ed è impossibile tralasciarlo, perché è imbevuto di cultura illuministica ed è nello stesso tempo un buon biglietto d'entrata nel salotto di D'Alambert, del Condorcet e del Diderot. Il Beccaria andava, in quest'opera contro una tradizione di millenni. Faceva distinzione fra delitto e peccato. E pone la domanda: chi dà alla società il diritto di punire? La risposta è energica. Come base di queste concezioni aveva le idee di Helvétius e Rousseau. Il diritto penale è per lui la più grave, la più preoccupante delle esigenze. Egli polemizza con le leggi viventi. Sogna una società di eguali e liberi. Il capitolo XVI, è intitolato Della tortura in cui riprende l'argomento di Pietro sull'impossibilità di applicare la tortura. Intesse nell'opera anche argomenti di Montesquieu, lucidi ragionamenti, con una forte critica della tortura. Chi ha fatto queste leggi? Uomini ricchi e potenti, che non hanno visitato mai le capanne dei poveri. Soltanto l'integrale abolizione della pena di morte potrebbe creare un nuovo rapporto tra la società, l'individuo e il giudice. Una nuova società dovrebbe nascere perché la tortura non possa accadere. Bisogna

essere illuminati dalla verità "centro della quale non vi ha prescrizione".

Quest'appassionata analisi della pena di morte è una fiducia in una riforma, audacemente applicata che avrebbe spinto la società tanto chiaramente alla funzione dei riformatori illuminati, allo sbocco della quale Beccaria presentiva una trasformazione profonda di tutta la società.

Il compito di far conoscere il Dei delitti... era affidato a Pietro Verri che ne sollecitò a Livorno la pubblicazione.

Seguendo le orme del Condillac Beccaria scrive le Ricerche intorno alla natura dello stile, il che significa che anche la questione della lingua è un territorio toccato dall'illuminismo francese. Quest'opera si occupa oltre alla lingua, anche dei rapporti sociali sulla base sensista. "L'animo molle", "idee sensibili", "nebbia delle parole" sono le espressioni tipiche sensiste che vi si trovano. Beccaria provò a dare alla dottrina stilistica un fondamento psicologico.

Negli articoli del Caffé anche gli altri soci si occupavano della lingua e della critica letteraria, combattendo contro gli arcadi, i retori parolai, i grammatici cruscanti, volendo piegare così la lingua ai bisogni della nuova cultura illuministica.

L'epistolario fra Alessandro e Pietro Verri dimostra l'atteggiamento diverso dei due fratelli di fronte all'illuminismo. La posizione di Pietro era sempre sorvegliata e il suo giudizio sereno, e il più delle

volte, favorevole agli illuministi. Il loro dialogo nel carteggio sembra tutt'altre che concorde. Alessandro tutto preso dagli studi classici, mentre Pietro ha di fronte con la realtà dei suoi studi economico-filosofici degli ultimissimi secoli. Qualche volta anche Pietro pare smarrire la sua fiducia nella nuova cultura. Per es. nell'occasione del viaggio dell'imperatore a Milano, quando si accorge quanto potenti e abili siano i suoi nemici. In queste occasioni torna alla letteratura e scrive l'Economia pubblica, L'indole del piacere e del dolore. Attraverso l'epistolario si può constatare una ricca e chiara testimonianza di sé.

Accanto alle opere del fratello, sia pure in tono minore, dobbiamo far menzione della Storia d'Italia di Alessandro Verri. Lo animavano Muratori, Voltaire e Montesquieu, con la ben decisa differenza, che il Muratori scrisse con altri colori dei tempi propri. In Alessandro mancava quella passione politica che è propria di suo fratello che indaga la fonte dei mali, il carattere degli ostacoli che si trovava di fronte.

Alessandro accentua l'importanza della partecipazione dei nobili agli affari pubblici /Del commercio e della nobiltà/ e, mentre sottolinea nella discussione purista la scelta di vocaboli dei letterati /Rinunzia avanti notaro/, ritiene che le buone opere letterarie debbano influire più sul cuore che sul sentimento. Questo è un cenno romantico che si fa vedere anche nell'atteggiamento

passivo di Alessandro Verri di fronte alla rivoluzione francese. È più essenziale per lui immergersi nel lavoro delle Netti romane. Le Vicende memorabili scritte dopo la rivoluzione francese portano le tracce della sua gallofebia. A settantasette anni, prima di morire, scrisse la storia dell'Europa, ritraendo anche qui la tirannia con neri colori. È molto importante la sua attività rinnovatrice nel campo della lingua. Le parole sono sottoposte alle idee, il criterio dell'italianità in questo campo è la comprensione, cioè ogni parola diventa italiana, quindi capita dagli Italiani - confessa Alessandro Verri.

Tutte le opere compiute o soltanto proposte degli illuministi italiani ci inducono ad una valutazione positiva. Il valore di queste opere rimase per qualche tempo misconosciuto. L'età moderna può essere capita soltanto per mezzo dell'illuminismo. Nel '700 assistiamo al declino della cultura aristocratica regnante fino allora e all'ascesa di quella berghese. La diffusione della cultura illuministica è diversa nei diversi paesi. È più forte nelle grandi città, nei porti, nei centri.

L'attività più importante degli illuministi italiani fu quella di aver voluto far cessare l'arretratezza in ogni campo della vita. Dovevano lottare fortemente contro il dogmatismo, il che è una fase necessaria e continuamente ricorrente. Qui non si tratta soltanto di un contrasto fra generazioni di secolo in secolo, ma è anche un dilemma sempre vive nello spirito di ogni individuo, che quando vede di aver raggiunto una certezza, trova davanti a sé tutto il cammino da ricominciare.

Bibliografía

1. Scalia, G.: L'illuminismo, Palermo, Palumbo, 1966.
2. Codignola, E.: Illuministi, giansenisti e giacobini nell'Italia del '700. Firenze, La Nuova Italia, 1949.
3. Consoli, D.: Dall'Arcadia all'illuminismo. Bologna, Cappelli, 1972.
4. Vassalli, D.C.: I Fratelli Verri. Milano, Ceschina, 1960.
5. Carteggio di Pietro e Alessandro Verri. Milano, Ceschina, 1921.
6. Custodi, P.: Notizie sulla vita del conte Pietro Verri. Milano, 1843.
7. Corani, G.: Dal dispotismo illuminato alla Rivoluzione, a cura di A. Casati. Milano. 1942.
8. Manfra, M.: Pietro Verri e i problemi del tempo suo. Milano, 1932.
9. Salvatorelli, L.: Il pensiero politico italiano dal 1700 al 1810. Torino, 1941.
10. Verri, P.: Scritti vari. 2 voll. Firenze, 1854.

Ildikó Farkas

ASPECTS NORMATIFS DE L'ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE

Dans cet article, nous nous proposons d'éclairer l'héritage linguistique du XVIII^e siècle sous un nouvel aspect: nous allons notamment essayer de montrer comment la tradition normative du XVII^e siècle se perpétue dans les articles grammaticaux de l'Encyclopédie française.¹ Cette question pose inévitablement celle de la méthode des investigations grammaticales et celle du statut de la grammaire au siècle des Lumières. - Le but de notre contribution serait de nuancer les interprétations qui existent sur les thèmes mentionnés.²

Les articles grammaticaux de l'Encyclopédie marquent une date importante dans l'évolution de la grammaire générale. Ils continuent d'une part la lignée Sanctius - Port-Royal, et de l'autre, ils laissent une marge à l'activité normative. Ce sont des articles étoffés qui se prêtent aisément à une analyse sémiologique ou philosophique, mais qui sont conçus d'après une méthode profondément ambiguë dont le résultat mettra en évidence un manque certain d'une conception abstraite du langage.

Cette ambiguïté se révèle dès la définition de la langue par Beauzée, qui se rattache d'une part à la tradition cartésienne /la langue est l'image de la pensée, elle sert à la seule communication/, et qui introduit d'autre part des critères politiques pour définir l'identité d'une langue

en même temps qu'il la réduit à la "totalité des usages".³ Il rejette la conception "usage-tyran" des langues parce qu'elle suscite l'idée d'un "gouvernement déraisonnable" alors que c'est "l'empire de l'usage qui peut donner à la communication des pensées /.../ l'universalité nécessaire".⁴ La fonction de la langue devient la raison d'être de l'usage.

Cette définition contient l'affirmation aprioriste d'un parallélisme logico-grammatical complet, néanmoins, en traitant le problème de l'origine des idées, Beauzée s'avère empiriste: la langue est à la fois l'instrument d'analyse de la pensée une et indivisible, et le reflet des idées, c.a.d. de la pensée analysée. La thèse cartésienne de l'universalisme psychique, celle de la raison universelle une fois admise, Beauzée est amené à postuler l'identité des idées chez tous les individus, et partant l'existence d'universaux linguistiques.

La pensée n'est cependant pas considérée comme pensée réelle et psychologique, mais comme pensée idéale, logique. La logique sur laquelle se fonde toute la grammaire générale n'est pas la science des faits, mais un art, ce n'est plus "l'art de penser", mais "l'art de bien penser".⁵ Cette conception de la logique n'est pas sans conséquences pour l'interprétation des faits grammaticaux. En effet, si la logique enseigne comment on doit penser, la grammaire - dont les catégories coïncident avec celles de la logique - essaiera de retracer la pensée idéale dans l'expression linguistique. La grammaire sera normative non par définition mais par méthode. Par ailleurs, la langue réagit à son tour au

raisonnement et les faux jugements seroat das aux façons de parler incongrues.⁶

La définition même de la grammaire dans l'Encyclopédie pose le problème de son statut: peut-elle être science si les langues sont arbitraires, c.a.d. déterminées par l'usage? La grammaire sera science et art⁷ à la fois, devra à la fois assumer l'universalité et être confrontée à la particularité.

La distinction de la grammaire générale et des grammaires particulières n'est en fait que toute théorique, et Beauzée lui-même en convient:

"Malgré cette distinction de la Science grammaticale et de L'Art grammatical, nous ne prétendons pas insinuer que l'on doive ou que l'on puisse même en séparer l'étude."⁸

La grammaire générale aura pour fonction de découvrir les principes rationnels abstraits /puisque seul ce type de recherche convient à l'esprit de l'Encyclopédie/⁹, les "principes généraux et immuables" sous-tendant les réalisations linguistiques; les grammaires particulières de leur côté devront établir les caractéristiques des langues particulières et distinguer deux sortes d'usages: ceux qui sont conformes aux principes généraux et ceux qui s'en écartent. Cependant, la légitimité des usages arbitraires n'est accordée qu'en théorie, et la grammaire générale se confond avec la grammaire particulière.

L'analyse logique de la pensée étant la même dans toutes les langues, les résultats de cette analyse doivent l'être de même; ainsi non seulement les contenus sémantiques La signification d'un signe est assimilée à une idée/, mais

aussi les catégories grammaticales seront les mêmes dans toutes les langues, et Beauzée d'établir des parties du discours universelles d'après des critères sémantiques, formels et fonctionnels à la fois.¹⁰

La langue analyse la pensée, les idées partielles se succèdent selon un ordre fixe. Dans la mesure où la langue est pure représentation de la pensée, elle doit indiquer les rapports entre idées. La division du plan d'investigations linguistiques en syntaxe et construction devrait expliquer les schémas abstraits sous-jacents aux réalisations de "superficie".¹¹ Si la syntaxe, soit l'expression des relations grammatico-logiques, est la même dans toutes les langues, il n'est pas nécessaire qu'il en soit de même pour la construction: et dans une même langue la syntaxe et la /ou les/ construction/s/ d'une phrase peuvent être différentes: Accepti litteras tuas, tuas accepti litteras et litteras accepti tuas désignent les mêmes relations et ont ainsi une seule syntaxe, la même "structure profonde".¹² Si la notion de syntaxe recouvre donc chez Du Marsais l'intuition d'un réseau de relations, le terme de construction concerne l'ordre des mots en "structure de surface" et l'énonciation de tout ce qui est nécessaire logiquement pour comprendre la phrase. Du Marsais distingue trois types de constructions: la construction simple /analogue, naturelle, nécessaire/, la construction figurée et la construction usuelle, dont c'est la première qui suit l'ordre analytique des idées et devient ainsi le "prototype invariable et universel" qui doit servir de base à la construction particulière

de quelque langue que ce soit.¹⁴ Or, Du Marsais définit l'ordre des mots dans la construction simple en s'appuyant sur des exemples français, et celle-ci sera identifiée à celle d'une phrase simple déclarative à l'indicatif; l'induction se complète de raisonnements, Du Marsais prétendant que la construction simple--prototype invariable est exigée par la nature et la raison mêmes.¹⁴

La démarche des encyclopédistes-grammairiens-grammatistes se révèle dans l'article Régime. Beauzée y définit les catégories de régime et de concordance à partir de considérations logiques; il donne ensuite une règle de la grammaire générale qui se veut obligatoire pour toutes les langues bien qu'elle soit fondée sur la généralisation d'exemples pris dans le bon usage écrit du français. La conséquence? Non seulement cette règle prétendument universelle n'est pas valable pour toutes les langues, mais en plus elle ne fait que décrire un corpus de langue socio-culturellement délimité. Afin d'assurer un caractère général au bon usage, Beauzée lui assigne une raison: cependant, même dans l'explication raisonnée s'infiltrèrent des références à la norme prescriptive.¹⁵ La construction idéale d'une phrase doit obéir à des exigences logiques et normatives à la fois, elle doit être claire, simple et belle. Le terme de style grammatical,¹⁶ déterminé par les qualités précédentes, est révélateur à cet égard. Le constat selon lequel les usages particuliers des langues peuvent ne pas être conformes à la lettre des règles de la grammaire générale /quoiqu'ils en suivent

toujours l'esprit/¹⁷ perd toute sa valeur aussitôt que Beauzée glisse sur le terrain de la grammaire particulière: toute dérogation à la lettre des règles établies a priori sera qualifiée de vice, et l'encyclopédiste se pique d'honneur de corriger même les bons écrivains /La Bruyère notamment/ là où ils ne se conforment pas à la raison toute-puissante.¹⁸ Beauzée donne la raison pédagogique de sa démarche et de plus, comme pour s'assurer plus d'autorité, se réfère à Vaugelas, maître du bien parler!¹⁹

Nous avons vu que Du Marsais distingue trois types de constructions et qu'il privilégie une d'entre elles, la construction simple qui est naturelle puisque uniforme partout et qu'elle suit la nature en énonçant les mots selon "l'état dans lequel l'esprit conçoit les choses".²⁰ Elle est toujours présente dans l'esprit des locuteurs, et les constructions figurées n'ont de raison d'être qu'en tant qu'elles peuvent être ramenées à la construction simple. Les ellipses /à savoir lorsqu'il y a une idée sous-entendue/, les inversions /quand l'ordre des mots dans une proposition ne suit pas l'ordre analytique/ font désormais partie non de la rhétorique mais de la grammaire et serviraient à illustrer les deux niveaux de l'analyse grammaticale: une "structure profonde" et une "structure de surface"- si le concept de construction simple était un concept scientifique et relèverait d'une formalisation systématique. Or, elle n'est que la généralisation d'un groupe restreint de faits observés dans le bon usage du français écrit. L'épithète

"naturelle" est d'ailleurs significative: en effet, dès le XVI^e siècle, c'était chose admise que l'ordre des mots du français était naturel. Selon l'exigence de l'idéal de langue et de la logique normative, la construction simple doit exprimer toutes les idées, sinon la phrase ressort du domaine des constructions figurées. Du Marsais opère des reconstitutions d'ellipses même là où il est difficile de déterminer ce qui manque -c'est que tout ce qui ne lui semble pas logique sera jugé figuré.

Ex.: Vous avez beau dire = Vous avez beau sujet de dire²¹

Alors qu'en théorie, c'est la construction simple qui devrait expliquer la construction figurée, c'est cette dernière qui sert de point de départ à l'application de "transformations" la "résolvant" par la simple. Faute de formalisation / les constructions simples sont des phrases réalisées du français écrit et ne diffèrent des figurées que dans leur degré d'élégance/, les reconstitutions de phrases donnent libre cours à la fantaisie du grammairien; dans le meilleur cas, les règles facultatives des "transformations" relèvent de l'analogie.

La théorie des figures de Du Marsais dans l'Encyclopédie est d'ailleurs contradictoire: d'une part il fait entrer les figures de construction dans la grammaire, de l'autre il se rallie à la tradition cicéronienne en les considérant comme des écarts par rapport à une langue réduite à sa partie logique. Une fois pourtant il convient que les constructions figurées et usuelles sont des éléments essentiels de l'usage des honnêtes gens /ce sont des "écarts avoués même par la

raison"/, pendant qu'il "réussit" à créer une langue artificielle du point de vue de laquelle les manifestations réelles de la langue paraissent des anomalies.

La construction simple reflète directement l'ordre analytique qui est simple / la simplicité étant une vertu rationnelle/, claire / puisque l'ordre analytique est la copie de la succession des idées partielles/, par conséquent net /il ne peut pas y avoir d'équivoques/ et précis. C'est dire que les encyclopédistes construisent ce concept à partir de préjugés normatifs puisqu'il incarne les qualités d'une langue, le français des honnêtes gens: il n'est pas étonnant par suite que parmi les langues analogues et transpositives,²²² ce soit le français qui suive de plus près cet ordre idéal. Dans l'analyse des causes qui ont contribué à fixer l'ordre des mots au XVII^e - XVIII^e siècles, nous ne pouvons que partager l'opinion de P. Guiraud qui rejette l'explication structurale, ou celle, mystifiante, du "goût de l'ordre du peuple français" pour conclure à l'influence des grammairiens "qui ont cru que cet ordre était plus logique et qui, ayant assumé cette logicité ont réussi à l'imposer".²³ La fonction de la langue étant la communication des pensées, l'ordre analytique est le plus apte à l'assurer le plus clairement et le plus simplement possible; le français /ou plutôt ce que les grammairiens le considèrent comme tel/ deviendra donc la langue par excellence, le modèle à suivre.²⁴

L'ordre analytique est le prototype invariable garantissant la communicabilité entre les langues; c'est le "terme commun de comparaison" des langues qui ne sont donc pas comparées

directement entre elles, mais par l'intermédiaire des idées qu'elles expriment et qu'on suppose identiques.

Pour rendre compte des divergences des langues en "superficie" /selon la terminologie de Beauzée/, divergences consistant dans la construction, Beauzée introduit la notion de génie des langues. Il consiste dans une manière différente à envisager les mêmes idées /dans les idées accessoires/ et dans les caprices irrationnels de l'usage. L'hypothèse que le génie d'une langue particulière doit être recherché dans la syntaxe contredit le postulat que la syntaxe est la même dans toutes les langues. Ce paradoxe de l'unité-diversité des syntaxes révèle de nouveau l'ambiguïté de la méthode: l'effort de réconcilier induction et déduction aboutit à l'impossibilité de construire une théorie et mène à la confusion de la grammaire, générale avec la grammaire particulière.

Les traits normatifs des articles linguistiques de l'Encyclopédie témoignent d'une préoccupation scientifique et pédagogique. De même que toute l'Encyclopédie vise à "changer la façon commune de penser", la grammaire générale recherche les raisons sous-tendant les langues afin de constituer une langue simple, claire et précise, susceptible d'être l'instrument du processus épistémologique et la représentation des connaissances. D'où un certain "paralogisme" des langues peu nombreuses étudiées au siècle des Lumières. La valorisation du progrès scientifique entraîne celle de la langue; et la langue parfaite /puisque la plus conforme aux canons de la logique normative/ de la connaissance

sera le français.²⁴

L'idéal de clarté et de régularité se fait sentir dans le souci des grammairiens de ramener tout à des principes logiques aussi uniformes que possible en supprimant les idiotismes, les irrégularités, en érigeant comme norme la raison éternelle et invariable à la place de l'usage qui, lui, est sujet aux changements. Il s'ensuit l'hypothèse de l'immutabilité des langues; il est vrai que Beauzée constate bien l'existence de changements dans la pratique dont, par manque de méthode historico-comparative, il est incapable de rendre compte autrement que par une conception mystique. /Paradoxe caractéristique: dans le même article /art. "Langue"/, il a comme une intuition fonctionnelle de la faute!²⁵

Une partie du français est le modèle logique des théories qui, une fois établies, cherchent à être appliquées: les raisonnements, les règles fixées suivant la partie du français la plus conforme à la logique mais dès lors valables pour toute la langue, sont suivis d'exemples pris dans les bons auteurs sinon forgés artificiellement par les grammairiens eux-mêmes dans leur propre but théorique, qui raisonnent et stabilisent de cette manière certaines règles de Vaugelas /p. ex. règles de l'accord du participe passé/ et entravent l'évolution naturelle de l'idiome. "/les grammairiens/ identifiaient la grammaire idéale avec la réelle, ce qui faussait leur sens linguistique en leur faisant regarder la langue réelle comme étant dans un désaccord presque perpétuel avec la logique."²⁶ Si aux XVI^e et XVII^e siècles les règles pres-

criptives sont établies d'après le goût personnel du législateur et des critères socio-culturels, et revêtent la forme de: dites! - ne dites pas! au XVIII^e, la valeur suprême sera la raison, la formule changera de même: en: dites! - et voici pourquoi!

Nous avons vu que la grammaire philosophique flottait entre la langue comme objet de science et la langue comme valeur sociale, entre une étude scientifique et une activité normative, ambiguïté explicitée dans l'article "Grammairien".²⁷ Nous avons également constaté que cette ambiguïté relevait de celle de la méthode. Une autre cause en est sans aucun doute la visée pédagogique de la grammaire générale: elle devait préparer les élèves à la pratique correcte de leur langue maternelle en leur faisant voir comment les règles de l'usage sont fondées en raison, et servir de propédeutique à l'apprentissage des langues étrangères. Puisque les principes fondamentaux sont communs à toutes les langues, il suffit de les faire acquérir à l'enfant qui n'aura qu'à mémoriser ensuite l'usage particulier à la langue envisagée.²⁸ Les principes de la langue conduisent à ceux de la raison: cette méthode rationnelle vise à former une élite capable de systématiser le savoir, de concourir au développement de la science et de diriger la société.

Dans cet article, nous avons essayé de mettre en relief le caractère profondément ambigu de la grammaire philosophique du XVIII^e siècle, laquelle ouvre la voie à deux directions: elle se voit perpétuer d'une part dans les traités

des Idéologues pour qui la grammaire ne sera qu'une pro-
pédeutique à l'analyse des idées; elle dégénère dans les
ratiocinations interminables des auteurs de manuels scolaires
et enfin elle servira des fins idéologiques: et Rivarol
explicitant des thèmes puristes de l'Encyclopédie /"le fran-
çais règle et conduit la pensée"; "Ce qui n'est pas clair
n'est pas français"²⁹/ peut à juste titre se référer à la
grammaire générale.

Notes

1. Notre corpus est composé des articles suivants de l'Encyclopédie: Construction, Erreur, Callicisme, Grammaire, Grammairien, Langue, Langue française, Pronom, Régime
in: Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des arts et des métiers Par une société de gens de lettres 2^e éd. enrichie de notes et donnée au public par Octavien Diodati; Lucca 1758-1771.
2. Voir p.ex.:
Auroux, Sylvain: L'Encyclopédie: "Grammaire" et "Langue" au XVIII^e siècle /coll. "Repères", Maison Mame 1973 Paris
Chomsky, Noam: La linguistique cartésienne, Seuil, 1968, Paris,
Kelemen, János: A nyelvfizológia kérdései, Akadémiai-Kossuth, Budapest, 1977.
3. "Une langue est la totalité des usages propres à une nation pour exprimer ses pensées par la voix." Art. "Langue", tome 9, p. 201, 1^{ère} colonne,
4. ibidem
5. "L'art d'analyser la pensée est le premier fondement de l'art de parler, ou en d'autres termes, /.../ une saine Logique est le fondement de la Grammaire." Art. "Grammaire", t. 7, p. 731, 2^e col.
6. Cf. Art. "Erreur", t. 5, p. 774, 2^e col.
7. La Grammaire est à la fois "la science de la parole prononcée ou écrite" et "l'art de parler" Art. Grammaire,

- t. 7, p. 731, 2^o col.
8. *ibid.*, p. 732, 1^{ere} col.
9. Art. "Gallicisme" t. 7, p. 404, 1^{ere} col.
10. Art. "Langue", t. 9, p. 206 1^{ere} - 2^o col.
11. Beauzée parle de "superficie" et de "profondeurs" dans art. "Pronom", t. 13, p. 368, 2^o col. En employant les termes modernes de "structure profonde" et de "structure de surface" dans notre analyse des articles linguistiques de l'Encyclopédie, nous ne voudrions pas insinuer une équivalence des catégories de la GGT et des grammairiens-philosophes. Sur l'origine de la GGT voir Chomsky, op. cité ou: G. Clerice - G. Lahouati: Ou la grammaire transformationnelle prend-elle vraiment sa source? in: Le français moderne 1972, N^o 1.
12. Art. "Construction", t. 4, p. 60 1^{ere} col.
13. *Ibid.* p. 61, 1^{ere} col.; art. "Langue" t. 9, p. 207, 2^o col.
14. *Ibid.* p. 62, 1^{ere} col.
15. Cf. les réflexions de Beauzée sur l'ordre des compléments; art. "Régime", t. 14, p. 6, 2^o col.
16. *Ibid.*, p. 7, 1^{ere} col.
17. Art. "Grammaire", t. 7, p. 732, 2^o col.
18. Art. "Régime", t. 14, p. 7, 2^o col.
19. *Ibid.*
20. Art. "Construction", t. 4, p. 62, 1^{ere} col.
21. Art. "Gallicisme", t. 7, p. 403, 2^o col.
22. Art. "Langue", p. 208, 1^{ere} col.

23. Guiraud, Pierre: La grammaire, p. 106, coll. "Que sais-je?", P.U.F. Paris, 1961.
24. Beauzée partagé l'opinion de Diderot /Lettre sur les sourds et muets/: "La communication de la pensée étant l'objet principal du langage, notre langue est de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte et la plus estimable /.../ Nous avons gagné à n'avoir point d'inversions, ou du moins de ne les avoir ni trop hardies ni trop fréquentes, de la netteté, de la clarté, de la précision, qualités essentielles au discours." Art. "Langue", t. 9, p. 213, 1^{ère} col.
25. "La marche didactique et réglée à laquelle notre langue est assujettie la rend plus propre aux sciences ..."
/Diderot: Lettre sur les sourds et muets/, cité par Beauzée, art. "Langue", t. 9. p. 213, 1^{ère} - 2^e col.
26. Art. "Langue", t. p, p. 206, 1^{ère} col.
27. Sahlin, Gunvor: César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale; Thèse pour le doctorat, P.U.F., Paris, 1928, p. 22.
28. T. 7, pp. 736-737.
29. Art. "Langue", t. 9, p. 207, 2^e col.
30. Rivarol, Antoine de: De l'universalité de la langue française Éditions Pierre Belfond, 1966, Paris, pp. 112-113.